

# La Maison des étudiants de l'Asie du Sud-Est



la Région

 **île de France**

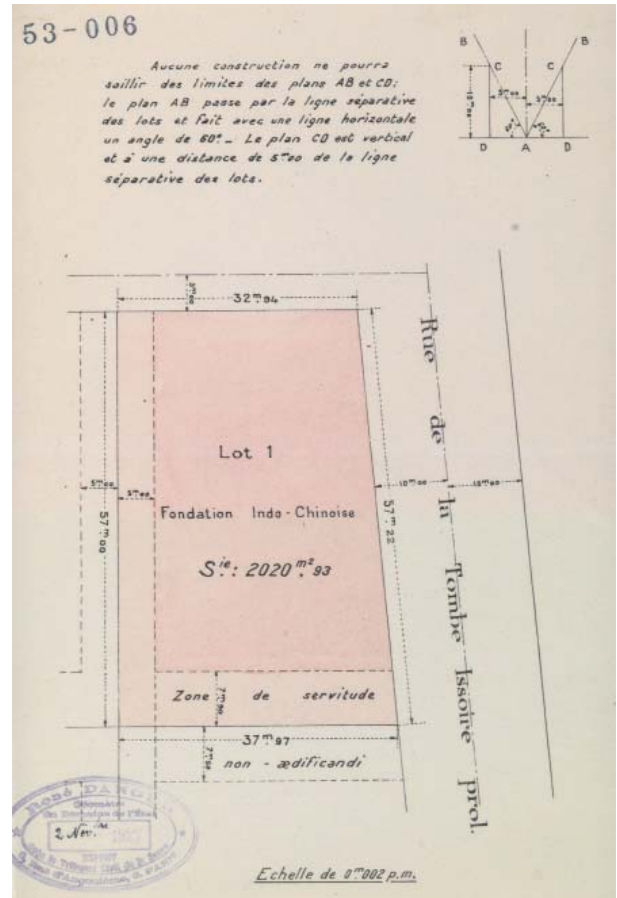
## Maison des étudiants de l'Asie du Sud-Est (ex-Maison des étudiants de l'Indochine)



Dessin des architectes Pierre Martin et Maurice Vieu

La Maison de l'Indochine a été inaugurée le 22 mars 1930, moins de deux ans après la pose de la première pierre, cérémonie présidée le 11 juillet 1928 par le ministre des colonies Léon Perrier. C'est dans le cabinet de ce ministre, en présence du gouverneur général Varenne et de quelques personnalités françaises de l'Indochine, qu'avait été lancée, quatre ans auparavant, l'idée d'une participation de la plus importantes des colonies françaises à l'œuvre de la Cité universitaire de Paris<sup>1</sup>. L'administration française y voyait le moyen d'«aider à la formation intellectuelle de la jeunesse indochinoise et d'obtenir dans sa tâche de gouvernement la collaboration véritable des jeunes élites indochinoises<sup>2</sup>». En facilitant l'accès des étudiants annamites à l'enseignement et aux titres universitaires, la création d'une Maison de l'Indochine à Paris contribuerait, selon ses promoteurs, à persuader l'élite des peuples d'Extrême-Orient que la métropole « travaillait à les associer chaque jour davantage à l'oeuvre de progrès poursuivie dans leurs pays », qu'elle « entendait administrer avec eux et pour eux, loin de les avoir confisqués à son profit ».

En octobre 1927, à la demande expresse de Léon Perrier, un « comité d'initiative », réunissant les représentants des grandes firmes de l'Indochine, est ainsi constitué sous la direction de Raphaël Fontaine, président de la Société des distilleries de l'Indochine, une des principales entreprises françaises de la colonie, détentrice du monopole de la fabrication des alcools de riz au Tonkin et en Cochinchine<sup>3</sup>. Le 14 octobre, agissant tant en son nom personnel qu'au nom du comité, R. Fontaine fait donation à



Plan de la parcelle dressé par le géomètre René Danger, 2 nov. 1927

l'Université de Paris « d'une maison évaluée à 4 millions de francs à édifier dans l'enceinte de la Cité universitaire au profit d'une centaine d'étudiants indochinois », ainsi que d'une somme de 400 000 francs destinée à assurer l'exploitation de cet immeuble. Par arrêté du recteur du 27 mars 1928, un terrain de 2020 m<sup>2</sup> est attribué à la fondation, le long de la rue Emile-Faguet, à l'emplacement de l'ancien bastion 81. Le décret d'acceptation de la donation, intervenu le 28 février 1928, rend définitive cette dernière et donne à la fondation son existence légale.

## Le financement

Une grande partie du capital nécessaire provient d'une souscription, le concours du plus grand nombre d'intérêts privés ayant été jugé « moralement désirable » pour faire de la maison une véritable « émanation de la colonie » : à côté des industriels français intéressés aux affaires d'Indochine, le comité escompte des concours substantiels auprès des notables indigènes et des familles annamites, cambodgiennes ou laotiennes susceptibles d'envoyer leurs enfants dans la métropole.



Des lettres-circulaires signées Raphaël Fontaine, faisant connaître les buts de la fondation, leur exposent tous les avantages matériels et moraux offerts aux étudiants qui habitent à la Cité universitaire.

A la date du 12 décembre 1927, les fonds recueillis auprès de 38 établissements (Société française des distilleries de l'Indochine, Société coloniale des grands magasins, Banque franco-chinoise pour le commerce et l'industrie, Charbonnages du Tonkin...) et de 32 personnalités, s'élèvent à 786 700 francs centralisés à la Banque de l'Indochine. Par une intense action de propagande, le Comité s'efforce d'éveiller l'attention de ceux qu'intéresse au premier chef la création de la maison : des articles insérés dans les principaux journaux des pays de l'Union (*France-Indochine*, *L'Avenir du Tonkin*, *L'Indochine républicaine*, *Le Courrier d'Haiphong*, ...), des circulaires et bulletins de souscription mis à la disposition des agents consulaires, des administrations et des Résidents des diverses provinces, qui « ont bien voulu se charger de délivrer les reçus pour petites souscriptions »<sup>4</sup>, permettent d'atteindre quelques mois plus tard un total d'un peu plus d'un million de francs ; mais sur cette somme, la participation annamite ne dépasse pas 90 000 francs, l'essentiel des fonds s'avérant d'origine française (937 000 francs, dont 725 000 versés par les sociétés, 212 000 par les particuliers<sup>5</sup>).

Parallèlement à la souscription, un autre appel est lancé au public sous forme d'une loterie autorisée par le gouverneur général de la Cochinchine en octobre 1927 ; organisée sous les auspices de la SAMIPIC (Société pour l'amélioration morale, intellectuelle et physique des indigènes de Cochinchine), elle comporte l'émission de 300 000 numéros à deux piastres chacun, soit 600 000 piastres dont 200 000 affectées à la MEI. Mis en vente dans tous les pays de l'Union par l'intermédiaire des autorités administratives<sup>6</sup>, les billets se placent mal, en dépit d'une intense propagande par voie d'affiches et de circulaires auprès des présidents des cercles<sup>7</sup>, des sociétés indigènes<sup>8</sup> et des syndicats agricoles de la Cochinchine : un grand nombre de carnets restant invendus, le tirage, fixé primitivement au 12 juillet, est reporté au 11 novembre suivant, puis au 11 avril 1929. Un dernier et vigoureux effort publicitaire (projections dans les cinémas, représentation théâtrale à Saigon, impression de buvards distribués aux écoliers...) permet d'obtenir

des résultats décisifs : en mai 1929, la SAMIPIC peut transférer sur le compte parisien de la MEI la somme de deux millions de francs, complétée par un solde de 339 950 francs le 19 novembre suivant.

Les engagements pris par le ministre envers le comité d'initiative prévoyaient que le gouvernement général de l'Indochine ajouterait au produit de la souscription toutes les ressources qui lui seraient nécessaires pour mener l'œuvre à bonne fin : après une subvention de deux millions allouée en 1928 et 1929, il consent en 1930 à un nouveau versement de 800 000 francs pour couvrir les dernières dépenses de construction et d'aménagement. Mais à la fin de l'exercice suivant, la gestion de la MEI présente un passif supérieur à un million de francs : 882 707 francs sont encore dus aux entreprises et 20 mois d'exploitation se soldent par un déficit de 206 974 francs. A l'issue de longs pourparlers et se rangeant à l'idée qu'on « ne peut subordonner au résultat incertain d'une nouvelle loterie<sup>9</sup> la solution d'un problème qui se pose avec une telle urgence », le gouverneur général Pasquier, en janvier 1933, donne au directeur de l'Agence économique de l'Indochine, les instructions nécessaires pour le versement immédiat à la MEI de la somme de 1 100 000 francs, afin d'« éviter le préjudice qu'une suspension de paiement causerait au prestige moral de la France en Extrême-Orient ».

## Raphaël Fontaine (1859-1934)

Créateur en 1901 de la Société française des distilleries de l'Indochine (siège aujourd'hui de l'ambassade de France au Vietnam), Raphaël Fontaine, dont la grande pensée est le rapprochement franco-annamite, prend l'initiative de doter la Cité universitaire d'une fondation indochinoise. Frappé de voir les procédés primitifs employés par les distillateurs chinois et annamites dans la fabrication de l'alcool de riz, il songe à installer au Tonkin, après y avoir séjourné plusieurs années (d'abord en qualité de commis de résidence à la mairie d'Haiphong), des procédés de distillation européens. Aidé des conseils de son ami le Dr Calmette, directeur de l'Institut Pasteur à Saigon, et secondé par son frère Léonard Fontaine, il adopte les procédés de fermentation que lui a indiqués le savant français. C'est en effet en s'inspirant des méthodes scientifiques de Calmette que Raphaël Fontaine monte la première distillerie française au Tonkin, après avoir passé avec le gouvernement général de l'Indochine un contrat lui concédant le monopole de la fabrication des alcools de riz au Tonkin d'abord, puis en Cochinchine. Créée à la suite de cette concession, la Société des Distilleries de l'Indochine devient très vite des plus florissantes et peut enrichir en quelques années Raphaël Fontaine, mais aussi le budget général de l'Indochine, grâce à ses usines modèles de Hanoi, Nam-Dinh et Haïdnong (Tonkin), Cholon (Cochinchine), Russey-Kéo (Cambodge) ou Han-Kéou (Chine)... Raphaël Fontaine consacre une partie de sa fortune à de multiples œuvres de bienfaisance : outre la Maison de l'Indochine à la Cité universitaire, il fonde, rue Vauquelin, un foyer réservé aux étudiants annamites, qui par suite de dissensions internes et de la crise économique, ne peut subsister très longtemps.



Dessin des architectes Pierre Martin et Maurice Vieu, 1er décembre 1927

## La construction

Le comité d'initiative confie l'élaboration des plans et la direction des travaux aux architectes Pierre Martin et Maurice Vieu. Le 8 septembre 1927, Pierre Martin fait savoir au président de la Cité universitaire qu'il a « été choisi par M. Fontaine, président du comité de la MEI, pour diriger la construction de cette maison<sup>10</sup> ». Selon toute vraisemblance, cette désignation s'explique par les relations qu'Etienne Martin, son père, peintre et écrivain, fondateur du Musée de Digne, entretient de longue date avec André Honorat, originaire du département des Basses-Alpes ; c'est ce que suggère du moins la correspondance échangée par les deux hommes : le 5 octobre 1927, Etienne Martin se félicite « du bienveillant intérêt » que le président de la Cité universitaire « veut bien témoigner à [son] fils<sup>11</sup> », puis le remercie, le 9 juillet, deux jours avant la pose de la première pierre, de lui « avoir aplani les voies d'une façon si bienveillante et si tendrement affectueuse ».

Le 6 mars 1928, les architectes adressent à la Fondation nationale leur avant-projet, déjà approuvé par le comité d'initiative dans sa séance du 27 février. Ils tiennent compte des observations émises par Lucien Bechmann, architecte-conseil de la Cité, pour l'établissement de leurs plans définitifs : installation de l'administration dans la salle de lecture des journaux qui double inutilement la bibliothèque et la salle de réunion, agrandissement de l'appartement du directeur ainsi que de la « salle de consommation », et rapprochement des cuisines « de la voie nouvelle à créer dans le prolongement de la rue de la Tombe-

Issoire » qui desservira en partie la maison<sup>12</sup>. Le 14 mai 1928, ces plans parviennent au recteur, en même temps que la demande d'autorisation de bâtir, pour transmission au préfet de la Seine.

La pose de la première pierre a lieu le 11 juillet suivant, en présence du ministre des colonies, de Paul Doumer, président du Sénat et de Bao-Daï, empereur d'Annam. Les premiers travaux de terrassement ont été exécutés par l'entreprise Sainrapt et Brice dès réception du permis de construire dans le courant du mois de juin, et en novembre, toutes les fondations sont terminées, ainsi que les murs du rez-de-chaussée. Pour

l'aménagement des allées entourant le bâtiment, les architectes tiennent compte du point de vue de leur collègue Dudok sur la création d'un parterre de verdure et de fleurs à l'arrière du Collège néerlandais : une allée de 3 m longeant la maison de l'Indochine est prévue entre le perron d'entrée et la rue Emile-Faguet, ainsi qu'une pelouse axée sur la grande allée et limitée à l'est par l'entrée postérieure du Collège. Ils remettent les plans du jardin intérieur à la Fondation nationale le 22 janvier 1930, deux mois avant l'inauguration (22 mars 1930) qui a lieu en présence de Gaston Doumergue, président de la République<sup>13</sup>.



Pose de la première pierre le 11 juillet 1928 : l'empereur Bao-Daï signe l'acte de donation

Cette cérémonie, d'un caractère purement politique, ne marque pas l'achèvement de l'immeuble, dont les travaux, qui n'ont pas encore été définitivement reçus, présentent de graves malfaçons. C'est

ainsi que « la distribution d'eau chaude apparaît, du fait des dispositifs mis en œuvre, comme des plus précaires, dangereuse même, occasionnant au surplus des vibrations inadmissibles » et que « de grosses réparations devront être dans l'avenir effectuées »<sup>14</sup>.

## De la Maison de l'Indochine à la Maison des étudiants de l'Asie du Sud-Est

La Maison des étudiants de l'Indochine ouvre ses portes à la rentrée d'octobre 1930<sup>15</sup> avec 96 résidents dont 51 Indochinois, 39 Français d'Indochine et 6 de métropole, admis sur proposition des comités locaux de Hanoï, Saïgon et Hué créés à cet effet par le comité d'initiative. En novembre 1933, avec 98 chambres, dont 7 à deux lits, 4 chambres de service et un petit salon transformé en dortoir à deux lits, la maison d'Indochine peut loger 111 étudiants, chiffre que la direction souhaite accroître pour procurer un supplément de revenus à la fondation qui peine à équilibrer son budget. La transformation en chambres des petits salons des 1er et 2e étages permet d'obtenir un total de 100 chambres simples et 8 doubles, dont plusieurs restant vacantes sont mises à la disposition de l'École de la France d'Outre Mer<sup>16</sup> : le gouverneur Blanchard de la Brosse, président du conseil d'administration, estime alors qu'il ne faudra « plus compter sur la venue d'étudiants indochinois », du fait notamment de la création à Hanoï des écoles de droit et de médecine qui permettent d'effectuer sur place des études identiques à celles que proposent les facultés métropolitaines. Cependant, en 1938, les Indochinois sont au nombre de 47 (44 "Annamites", 2 Cambodgiens, 1 Laotien), ce qui représente une « forte augmentation sur l'exercice précédent ».



La "salle de consommation" ou des petits déjeuners, située au sous-sol

### Pierre Martin et Maurice Vieu architectes de la Maison de l'Indochine

Nés, l'un à Marseille le 10 mai 1894, l'autre à Montpellier le 19 mars 1899, Pierre Martin et Maurice Vieu se sont formés à l'école régionale d'architecture de Marseille avant de rejoindre l'atelier d'Emmanuel Pontremoli à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1923. A l'appui de leur demande d'inscription, le premier indique « avoir une situation » dans la capitale où il s'est établi depuis plusieurs mois, tandis que le second fait valoir que « toute sa famille s'est installée à Paris pour lui offrir la meilleure formation, ainsi qu'à sa sœur, 1er prix de conservatoire ». Cette collaboration de deux ans dans l'atelier de Pontremoli incite les deux architectes à ouvrir ensemble une agence située au 108, avenue Ledru-Rollin à Paris. Mais aucune de leurs réalisations n'est connue, à l'exception des deux commandes reçues pour la Cité universitaire (Maison de l'Indochine et Collège franco-britannique).

Pour améliorer le budget de la Maison, le directeur Roger Bauduin de Belleval<sup>17</sup> expérimente en 1931 la création d'un restaurant dans la « salle de consommation » du sous-sol. A un repas léger, à base de riz, servi le soir<sup>18</sup>, succède bientôt « un véritable repas, aussi bien pour le déjeuner que pour le dîner ». Du 10 octobre 1932 au 30 septembre 1933, le bénéfice brut est de l'ordre de 15 000 francs pour 12 mois, affecté notamment à la création « de bourses en faveur des étudiants nécessiteux ». Mais cette expérience, qui constitue une dérogation à la règle en vigueur à la Cité<sup>19</sup>, ne se prolonge guère au-delà de 1934. Soucieux du bien-être de ses étudiants, le même directeur décide de mettre en place un service médical préventif, après le décès en 1932 de deux résidents « enlevés en quelques semaines par la tuberculose ». Il justifie cette initiative qui anticipe sur la création du service général envisagé par la Fondation nationale, par « la situation tout à fait spéciale que font aux étudiants indochinois leur complexion chétive, leur adaptation difficile à notre climat et les restrictions sévères que leur impose la crise économique »<sup>20</sup>. Après une radioscopie en début d'année scolaire à l'hôpital Cochin, le plus proche de la Cité, les résidents sont tenus de se présenter une fois par mois à l'interne qui les reçoit, le dimanche matin, dans l'office du 1er étage, « sous peine d'avoir à quitter la maison dans la quinzaine suivante ».

La seconde guerre mondiale suspend pendant six ans la vie de la fondation, réquisitionnée par l'armée allemande<sup>21</sup>. Comme dans le reste de la Cité, cette occupation s'avère désastreuse pour le bâtiment ; chargé dès octobre 1944 d'évaluer les dégradations immobilières, Albert Laprade note que la Maison de l'Indochine est « sans doute, de tous les pavillons de la Cité, celui qui a le plus souffert par suite du manque d'entretien pendant quatre ans et du véritable abus de jouissance qui en a été fait par les troupes allemandes », tandis que « certaines dé-



fectuosités de construction se sont aggravées pendant le même temps ». Les travaux de réfection<sup>22</sup> se prolongent tout au long de la fin des années 1940 et des années 1950. Cependant, dès la réouverture en décembre 1945, l'afflux des demandes est tel qu'il faut transformer plusieurs locaux et doubler un certain nombre de chambres pour accueillir 145 étudiants au lieu de 96<sup>23</sup>. La proportion des résidents français diminue alors au profit des Vietnamiens et surtout des Laotiens et des Cambodgiens. En 1957, le Cambodge construisant son propre pavillon, les ressortissants de ce pays quittent la Maison de l'Indochine dont les effectifs se répartissent alors entre Vietnamiens (80), Laotiens (49) et Français ou étrangers (25)<sup>24</sup>. En 1968, la maison

est renommée « Maison des étudiants du Laos et du Vietnam », ce qui correspond plus exactement à sa vocation<sup>25</sup>. Subventionnée jusqu'en 1954 par le Haut Commissariat de l'Indochine d'une part et par le Vietnam, le Laos et le Cambodge d'autre part, puis par le ministère chargé des rela-

tions avec les Etats associés, jusqu'en 1958, la maison n'est dès lors plus aidée que par le Vietnam et le Laos, dont la contribution tombe progressivement à moins de 5% des dépenses. A la fin des années 60, cet amenuisement des crédits extérieurs paralyse la vie matérielle de la fondation et entraîne, avec la suppression des travaux d'entretien, une dégradation progressive, à laquelle la direction cherche à porter remède en se tournant vers le ministère des affaires étrangères puis les entreprises privées, qui sont peu nombreuses à répondre à l'appel. Le gouvernement vietnamien, loin d'apporter l'aide massive qui lui est demandée, cesse de verser sa subvention annuelle, déjà réduite de moitié depuis plusieurs années<sup>26</sup>. Privée de ressources, dotée d'installations vétustes et non conformes aux normes de sécurité, la maison est alors "rattachée" à la Fondation nationale le 1er octobre 1970 et reçoit du ministère de l'Education nationale une subvention exceptionnelle de 2 500 000 f pour une rénovation complète qui s'achève en 1973.



La fondation devient en même temps la « Maison des étudiants du Laos, du Vietnam et de l'Asie Sud-Est », puis avec l'aval du conseil d'administration de la Fondation nationale le 19 janvier 1972, la « Maison des étudiants de l'Asie du Sud-Est ». Cette appellation, de caractère géographique, exprime sa vocation à l'accueil des étudiants originaires de cette région du monde et qui ne disposent pas à la Cité d'une maison correspondant à leur nationalité. Ce contingent formé d'étudiants originaires de Birmanie, du Laos, de Malaisie, de Thaïlande et du Vietnam, est brassé à 50% avec des étudiants de tous les horizons, soit au total quelque 30 nationalités différentes. La maison dispose aussi de « 18 lits fondés » - notamment 10 par l'ENSTA<sup>27</sup> - qui

lui valent une subvention annuelle de 2000 francs par lit, consacrée à l'amélioration des chambres et du mobilier. Dans les années 1990, la maison fait l'objet de travaux de grosses réparations (remplacement de la chaufferie en 1994, puis réfection partielle des toitures et des façades en 1997).

Une étude sur l'état général du bâtiment fait apparaître l'urgence d'une rénovation générale qui est confiée en 2007 aux architectes Dominique Pinon et Charlotte Pueyo. « Les travaux portent surtout sur les espaces intérieurs, mais la rénovation du grand salon est ajournée par manque de financement. Les chambres sont équipées de sanitaires privatifs et d'un nouveau mobilier conçu sur mesure. Depuis sa réouverture en 2008, la maison dispose de 107 chambres individuelles réservées en priorité à des étudiants de Paristech (Institut des sciences et technologies regroupant 11 des grandes écoles françaises) qui a participé financièrement à cette rénovation. Les autres logements sont composés de 20 studios et 4 appartements destinés aux chercheurs étrangers »<sup>28</sup>.

L'ancienne "salle de consommation" rénovée en 2007 par les architectes Dominique Pinon et Charlotte Pueyo



1

## L'architecture et le décor

La Maison de l'Indochine posait à ses architectes un problème assez complexe : il fallait évidemment s'inspirer de l'architecture et de la décoration locales, mais surtout loger dans des conditions de confort et d'hygiène modernes une centaine d'étudiants. Or les principaux spécimens d'art vietnamien sont des temples ou des palais, constructions basses, le plus souvent en bois et en rez-de-chaussée<sup>29</sup>. Pierre Martin et Maurice Vieu ont donc édifié un bâtiment dont les grandes lignes, la masse, sont analogues à celles d'autres collèges occidentaux, mais dont le décor évoque une ambiance indochinoise et rappelle aux jeunes gens le pays lointain qu'ils ont quitté. L'édifice, adossé à la rue Emile-Faguet par sa façade ouest, se déploie face à l'est, vers l'intérieur de la Cité, en corps de bâtiments étagés à des hauteurs variées, dissymétrie qui leur enlève toute impression de « caserne ». L'unité de l'ensemble est obtenue par des bandeaux alternativement blancs et jaunes, qui ceignent toutes les façades,

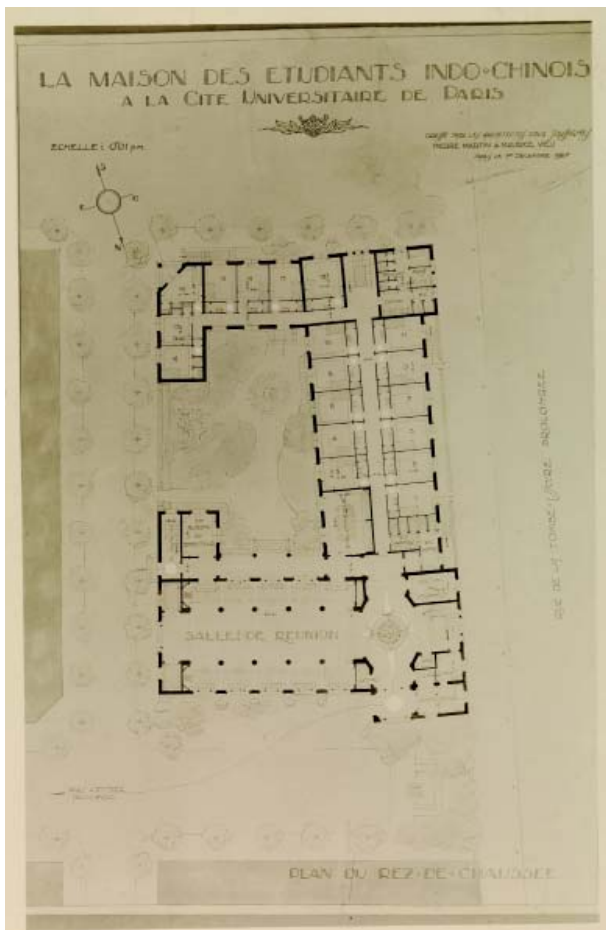
sans autre interruption que les verticales des deux escaliers, franchement accusées. Ces façades expriment nettement le plan, les chambres étant largement éclairées par de grandes baies prises entre les bandeaux colorés, tandis que les fenêtres plus étroites des services sont regroupées dans le bâtiment en saillie des cages d'escaliers. Le perron d'entrée, placé sur le côté est, conduit à



2

1 - Façade ouest sur la rue Emile-Faguet  
2 - Vue d'ensemble côté parc (façades sud et est)





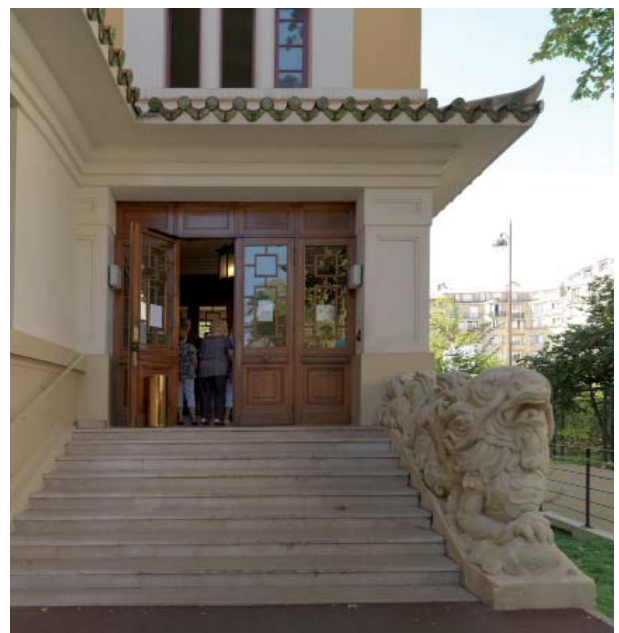
Plan du rez-de-chaussée (1er décembre 1927)

un petit vestibule sur lequel s'ouvre d'un côté le bureau des renseignements et la loge du concierge, de l'autre le grand hall. Celui-ci dessert, à gauche, par une large baie (aujourd'hui fermée) le grand salon ou salle des fêtes, et à droite, le grand escalier conduisant aux étages. La bibliothèque s'ouvre sur un second dégagement conduisant à une galerie couverte qui donne accès au jardin intérieur, à l'origine planté d'arbres d'essences exotiques. A l'autre extrémité de cette galerie se trouve le bureau du directeur, réuni par un escalier à son appartement situé au premier étage. La bibliothèque donne sur le même couloir que les chambres du rez-de-chaussée, au nombre de 18, accompagnées d'une batterie de quatre douches et de deux salles de bains. L'escalier secondaire sud permet d'accéder au sous-sol largement éclairé, où se trouvent la salle des petits déjeuners, la cuisine, le réfectoire du personnel, la lingerie et l'économat. A chaque étage, deux groupes de services situés à chaque extrémité de l'aile ouest comportent des offices, salles de bains, douches et sanitaires. Le nombre des chambres d'étudiants est de 27 au premier étage, 31 au 2<sup>e</sup> étage et 24 au 3<sup>e</sup>, tandis que six chambres de personnel et un dépôt de malles se partagent le 4<sup>e</sup> <sup>30</sup>; au 5<sup>e</sup> étage, des salons-fumeurs ainsi que deux grands ateliers s'ouvrent sur une terrasse.

A l'extérieur du bâtiment, l'inspiration vietnamienne se manifeste par de nombreux éléments décoratifs empruntés à l'habitat traditionnel. Les angles des toitures à large débord se relèvent en « bec de tourterelle », motif que l'on retrouve toujours, sous de multiples variantes, dans l'architecture extrême-orientale. Sur les façades, des guirlandes et macarons de grès vernissé (symboles de longévité et bonheur) rendent hommage aux divinités tutélaires. Les tuiles rondes du toit sont de fabrication française, mais ont été exécutées sur des maquettes spéciales ; elles se rapportent à la Chine plutôt qu'au Vietnam, où les habitations sont couvertes de chaume ou de tuiles plates. Un dragon en bas-relief et mosaïque de tons vifs, inspiré de celui de la pagode de Huang-Lung, couronne l'édifice sur le haut de la façade nord. Un autre dragon taillé dans la pierre par le sculpteur A. Soleau orne la rampe du perron, semblable à celles du dihn installé en 1907 dans le bois de Vincennes <sup>31</sup>.

L'évocation des cultures de l'Asie se retrouve à l'intérieur de l'édifice, qui offre au rez-de-chaussée un ensemble de pièces communes (vestibule, bibliothèque et salle des fêtes) dont le décor rappelle l'esthétique de l'Extrême-Orient, le recours au pastiche se mêlant à des œuvres authentiques importées <sup>32</sup>. En plus du mobilier courant, la Maison possédait en effet un grand nombre de pièces venues d'Indochine pour les expositions coloniales de Paris et de Marseille : bahuts, tables, banquettes, fauteuils sculptés <sup>33</sup>... D'autres objets ont été offerts par des personnalités locales ou commandés directement à Hanoï et à Saigon, avec le souci de faire une place aux différentes écoles artistiques de la colonie. Le désir de la Fondation nationale et du Comité de création de la Maison était en effet « d'attester

Vue du porche d'entrée, à l'angle de la façade est







1

- 1 - Le vestibule d'entrée
- 2 - Le grand escalier
- 3 - Etudiants dans le hall d'entrée vers 1930



2



3



Un dragon en bas-relief couronne l'édifice

jusque dans son décor intérieur qu'elle est bien la Maison de toutes les populations de l'Indochine et de la faire contribuer, pour sa modeste part, à révéler aux élites de notre jeunesse tout ce que l'art khmer eut de force, de grandeur et de beauté <sup>34</sup> ». C'est ainsi qu'en 1934, André Honorat demande à Maurice-Fernand Graffeuil, Résident supérieur du Protectorat de l'Annam, de remettre à la Fondation « quelques objets déclassés d'Angkor, de façon que le Cambodge ait sa place comme l'Annam dans la décoration intérieure de cette Fondation ». En juin 1934, le directeur de la Maison reçoit un album contenant toute une série de vues des ruines d'Angkor qui sont encadrées et placées sur les murs de la Maison, de même que plusieurs cartes et plans anciens de Hanoï <sup>35</sup>. L'École française d'Extrême-Orient réalise deux reproductions de sculptures khmer et cham : un buste de Brahma à quatre faces exécuté en ciment et un buste de femme du musée de Tourane reproduit en bronze « qui est un des plus remarquables spécimens de l'art cham se trouvant en Indochine ». Ces deux objets partent de Hanoï en septembre 1934, par le vapeur « Général Metzinger » et arrivent à Paris au moins de janvier suivant. Le premier est placé dans le jardin, le second dans la bibliothèque <sup>36</sup>.

2



3



4



Certaines toiles furent peintes spécialement pour la Maison : ainsi l'artiste Lê Phô, ancien élève de l'École des Beaux-arts de Hanoï, réalise pour la salle de ping-pong située au 5<sup>e</sup> étage une grande toile intitulée « Temps de repos d'une mère et de trois enfants dans un préau » datée de 1929. Elle a été réinstallée dans le hall, sur la cloison qui le sépare de la salle des fêtes depuis la rénovation de 2008.

Des photographies anciennes montrent l'aspect d'origine de ce grand vestibule, orné de meubles, sièges et brûle-parfums venus d'Indochine. Il conserve aujourd'hui son grand escalier à poteaux, rampe et culs-de lampes réalisés d'après les motifs de l'escalier situé dans la porte de la cour de The-Mieu au palais impérial de Hué.

1 - Buste de Brahma, reproduction d'une sculpture khmer exécutée par l'École française d'Extrême-Orient (photo REA)

2 - Guirlandes et macarons en grès vernissé formant les abouts des toiles

3 - Frise décorative en grès vernissée placée sous les baies de la travée d'escalier de la façade sud

4 - Les angles des toits se relèvent en « bec de tourterelle »



1



## Lê Phô (1907-2001)

Né à Hadong dans une lignée de mandarins – son père Lê Hoan fut le dernier vice-roi du Tonkin –, Lê Phô fait partie de la première promotion de l'École supérieure des Beaux-Arts de l'Indochine, fondée à Hanoï en 1925 par Victor Tardieu. Elève de ce dernier, ainsi que Joseph Inguibert qui dirige le département de peinture, il se forme à l'esthétique occidentale et découvre les mouvements artistiques majeurs de l'époque, Impressionnisme, Cubisme et Surréalisme. Après un an passé à l'École des Beaux-Arts de Paris, il participe lors de l'Exposition coloniale de 1931 à la décoration du « salon de laque » du temple d'Angkor-Vat reconstitué dans le bois de Vincennes, puis voyage en Italie où il découvre les « Primitifs », qui influencent durablement son œuvre. De retour au Vietnam en 1933, il enseigne à l'École des Beaux-Arts de Hanoi et organise ses premières expositions personnelles – dont celle de Paris en 1938, qui lance sa carrière en Europe et à travers le monde. C'est en 1937, alors qu'il est directeur artistique de la section d'Indochine de l'Exposition internationale, qu'il décide de s'installer en France. Conseiller artistique auprès de l'ambassade du Vietnam à Paris de 1950 à 1957, il expose régulièrement au Salon d'automne et au Salon des Indépendants. Sa renommée croît jusqu'à devenir internationale et Lê Phô est aujourd'hui considéré comme l'un des peintres vietnamiens les plus importants. « Les sujets de prédilection de l'artiste sont les compositions à personnages, les figures de femmes, à la beauté rêveuse et noble, ou d'enfants, les scènes animées et les fleurs, dans un style délicat influencé par la peinture chinoise, l'édénisme de Puvis de Chavannes et le chromatisme de Bonnard ».

Dans la bibliothèque, l'esthétique du mobilier reflète un mélange de style asiatique et de style "année 30 français". Ces meubles (table, vitrines, rayonnages...), comme ceux qui se trouvaient dans d'autres pièces (chambres, bureau et appartement du directeur) ont été créés par des artisans parisiens, en particulier le décorateur-architecte Camille Richard (9, rue Moreau à Paris)<sup>37</sup>.

Dans le grand salon ou salle des fêtes, qui occupe la totalité du rez-de-chaussée de l'aile nord-est, se tenaient les cérémonies et diverses fêtes rythmant la vie de la Maison tout au long de l'année, en particulier celle du Têt ou Nouvel An vietnamien. L'atmosphère qui s'en dégage est une véritable invitation au voyage. Son décor très coloré et son architecture sont inspirés des temples et palais du Sud-Est asiatique. Réalisé en staff peint de tons rouge, brun et or,

Huile sur toile de Lê Phô, restaurée en 2006-2007 par des élèves de l'IFROA (5 m par 2 m 50)





rouge et or, des tables de laque rouge, des bahuts sculptés, un gong, des brûle-parfums en cuivre, un Bouddha de plâtre ». Pendant l'occupation allemande puis américaine de la Maison, certains éléments disparaissent, d'autres sont restés en place, mais ont été stockés dans une réserve, dans l'attente de la restauration du salon.

Un jardin regardant vers l'est occupe la partie centrale de la Maison. Quelques photos anciennes permettent de connaître l'aspect qu'il présentait peu après l'inauguration du bâtiment. Les articles publiés à cette occasion décrivent un jardin « agréablement arrangé à la mode asiatique », un « jardin intérieur planté d'arbres d'essences exotiques, au feuillage varié et toujours vivace et résistant au climat parisien ».

Sur le rebord du bassin circulaire figuraient diverses céramiques décoratives, dont quatre éléphants Lai-Mai portant des pots de fleurs ; cet ensemble provenait peut-être de la cour qui précédait le pavillon de l'Indochine lors de l'exposition internationale des Arts Décoratifs et Industriels en 1925<sup>39</sup>.

sous la direction de Camille Richard<sup>38</sup>, il habille les portes intérieures, les murs, le plafond et les poteaux. De grandes toiles marouflées aux angles de la salle reprennent les motifs de l'iconographie des temples bouddhistes : montagnes, nuages et dragons célestes. Elle se divise en une large nef centrale et deux latérales, séparées par des piliers richement ornés. Au fond de la nef centrale se dresse une estrade décorée à l'origine de panneaux en staff, tandis qu'aux extrémités des deux nefs latérales se trouvent quatre banquettes en chêne. De larges baies fermées de fenêtres à petits bois décoratifs et verres colorés s'ouvrent du côté du jardin et du côté de l'entrée de la Maison. A l'origine, le mobilier se composait principalement de tables, de fauteuils, de guéridons, et de divers objets décoratifs ou utilitaires : un gong ou pierre sonore, des brûle-parfums, des statues etc. L'inventaire du mobilier rédigé en décembre 1941 par l'architecte Jean Lagesse mentionne une « table

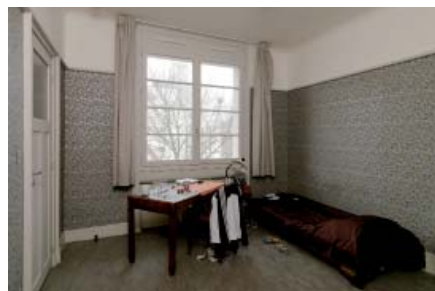
1 - La bibliothèque

2 - Le grand salon : ornementation en staff peint des structures et du plafond

3 - Le grand salon







## Les chambres d'étudiants

D'après les deux photographies anciennes et les inventaires de la première moitié du XXe siècle, chaque chambre se composait du mobilier suivant : un lit, deux chaises, un buffet à deux corps composé d'une partie basse à deux portes surmontée d'un bloc à deux tiroirs et rayonnages, ainsi qu'une table de chevet<sup>40</sup>. Il subsiste un certain nombre de spécimens de ces différents éléments, qui ont permis de reconstituer une chambre-témoin. Il semble

que plusieurs maisons aient fourni le mobilier de la fondation et que toutes les chambres n'aient pas été meublées d'une manière identique. Toutes en revanche comportaient des murs garnis de papier peint sur 2 m 30 de hauteur, une fenêtre en chêne à huit carreaux, une porte vitrée en partie haute et un cabinet de toilette contenant une armoire en menuiserie à deux corps et un lavabo<sup>41</sup>.



1 - Le grand salon vers 1930  
 2 - Le jardin intérieur vers 1930  
 3 - La chambre témoin restituée à partir de photographies anciennes  
 4 - Une chambre vers 1930

<sup>1</sup> En 1926, l'Association mutuelle des Indochinois, 12, rue du Sommerard à Paris, a fait part au ministre de l'Instruction publique de son désir de voir édifier une maison indochinoise à la Cité universitaire. Celui-ci est favorable au projet et demande au recteur de le soutenir, par lettre du 20 janvier 1926 (AN, AJ 16 /7042).

<sup>2</sup> Lettre-circulaire sur la fondation d'une maison de l'Indochine (CAC, 20090014/19).

<sup>3</sup> Le Comité, présidé par Raphaël Fontaine, est composé du président de l'Agence économique de l'Indochine Pasquier, du président du Comité du commerce et de l'industrie de l'Indochine Simoni, des industriels Jacque, Launay et Vigne, du lieutenant-colonel en retraite Do-Huu-Chanh, du président de l'Association générale des étudiants indochinois Tran-Van-Duc et du secrétaire de cette association Do-Duc.

<sup>4</sup> Le comité fait aussi imprimer 20 000 cartes postales représentant une vue perspective de la MEI en couleur, réparties un tiers en Annam-Tonkin, un tiers en Cochinchine et un tiers en Cambodge-Laos.

<sup>5</sup> Note du 15 octobre 1947 (CAC, 20090013/1044).

<sup>6</sup> 3000 carnets dont 2200 carnets en Cochinchine, 200 au Tonkin, 60 en Annam, 100 au Cambodge et 40 au Laos, les membres du comité de la SAMIPIC se chargeant de placer eux-mêmes 400 carnets (lettre de la SAMIPIC au comité d'initiative, 4 mai 1928, 20090014/19)

<sup>7</sup> Cercle colonial, Cercle sportif de Saigon, Anciens combattants, Association des employés du commerce et de l'industrie...

<sup>8</sup> Amicale des infirmiers, du service judiciaire, des douanes et régies, Sociétés de secours mutuels...

<sup>9</sup> Une nouvelle loterie de 210 000 piastres a été autorisée par le gouverneur de Cochinchine le 1er avril 1932.

<sup>10</sup> CAC, 20090013/1042

<sup>11</sup> Il ajoute : « J'ose espérer que Pierre saura vous satisfaire au point de vue de la construction de cette Maison des étudiants indochinois dans votre Cité universitaire. Mais j'ose espérer surtout qu'il saura reconnaître toutes les bontés que vous avez eues à son égard ». (20090013/1044).

<sup>12</sup> Les travaux d'aménagement de cette rue commencent au printemps 1928. Elle devient la rue Emile-Faguet en 1929 et est livrée à la circulation début 1933. Pour la mise en valeur de son projet, P. Martin aurait préféré un terrain situé en bordure du boulevard Jourdan, « d'une longueur d'environ 70 m sur ce boulevard », « situé exactement à l'emplacement du bastion 81, c'est-à-dire des bureaux de la remonte, actuellement en démolition ».

<sup>13</sup> Les révoltes de Yen-Bay, suivies d'une répression meurtrière, viennent d'avoir lieu, et lors de la cérémonie, un incident provoqué par des étudiants communistes se produit au moment où M. Nguyen Van Bau commence son discours au nom des étudiants annamites. L'Humanité commente dans son édition du 23 mars 1930 : « La Maison des étudiants indochinois a été inaugurée au milieu des charges de police ; des arrestations préventives avaient précédé la cérémonie. Protestations devant Doumergue et Pietri, papillons et banderoles... C'est la première fois qu'une manifestation de ce genre éclate dans une solennité de la Cité universitaire » (20090013 / 1042).

<sup>14</sup> Ne pouvant obtenir des architectes qu'ils remédient à un état de choses qui leur a été maintes fois signalé, R. Fontaine se pourvoit en référé et assigne P. Martin et M. Vieu d'une part, la Société auxiliaire de distribution d'eau d'autre part, pour obtenir la nomination d'un expert qui procèderait aux travaux nécessaires et préciserait les fautes ayant pu être commises (AJ 16 / 7042).

<sup>15</sup> Une ouverture partielle avait eu lieu le 15 mars avec un nombre limité d'étudiants. Parmi les postulants annamites, une vingtaine s'était en effet désistée, « boycottant » la maison ou renonçant à l'habiter par crainte de représailles. L'année scolaire 1930-1931 fut marquée par de nombreux incidents à caractère politique (circulation de tracts anticolonialistes et communistes, chahuts, insultes et voies de fait contre le directeur...) qui aboutirent à l'expulsion des meneurs, essentiellement des Français d'Indochine.

<sup>16</sup> Lettre du directeur Roger Bauduin de Belleval à la Fondation nationale, 2 décembre 1933 (20090013 / 1042)

<sup>17</sup> Roger Bauduin de Belleval, né le 21 juillet 1898, diplômé de l'ENSS et de l'Ecole des Chartes, commença sa carrière comme journaliste et se spécialisa dans les questions coloniales ; en avril 1929, il fut appelé aux fonctions de chef du service de la presse au Gouvernement général de l'Indochine. Après son retour, en 1930, il fut chargé de mission à l'Agence économique de l'Indochine, puis nommé directeur de la Maison de l'Indochine à la Cité universitaire. Pendant la seconde guerre mondiale, il s'engagea dans la Résistance et tomba sous les balles allemandes à Nantua, le 13 juillet 1944.

<sup>18</sup> Autorisé par Raphaël Fontaine en 1931, à la demande des étudiants. Cf visite de la maison du 26 octobre 1933, 20090013/1044.



- <sup>19</sup> Même si la fondation des Etats-Unis possède elle aussi un restaurant.
- <sup>20</sup> Lettre de R. Bauduin de Belleval à André Honnorat, 21 octobre 1932 (20090013/1044)
- <sup>21</sup> La Maison de l'Indochine est entièrement occupé par les troupes allemandes jusqu'en juillet 1944 ; à partir du mois suivant, elle loge des militaires américains, comme les autres pavillons de la Cité.
- <sup>22</sup> Sous la direction de Jean Vernon, architecte du cabinet Laprade.
- <sup>23</sup> Note sur la maison de l'Asie du Sud-Est (20090013/1043, dossier 1).
- <sup>24</sup> En 1960, on dénombre 80 étudiants vietnamiens, 40 Laotiens et 20 Français, soit 140 résidents dans une maison prévue pour 100, car "tout étudiant entrant à la maison accepte de partager sa chambre avec un camarade pendant la première année de séjour".
- <sup>25</sup> Décision du conseil d'administration du 6 novembre 1968, à la suite d'une demande des étudiants de remplacer « le nom de l'Indochine, tombé en désuétude dans le vocabulaire administratif ».
- <sup>26</sup> Cf compte-rendu du conseil d'administration du 5 janvier 1970 : « Le ministère des Affaires étrangères du Vietnam a déclaré que le souci majeur du Vietnam en ce qui concerne l'aide aux étudiants de Paris devait rester concentré sur le "foyer du quartier latin", comptant 120 étudiants pour lesquels le gouvernement vietnamien dépense environ 20 millions par an » (20090014 / 19).
- <sup>27</sup> Ecole nationale supérieure des techniques avancées
- <sup>28</sup> La Cité internationale universitaire de Paris, Architectures paysagées, 2010, p. 18.
- <sup>29</sup> Un exemple de cette architecture – la maison de la Cochinchine, ou dinh, édifice communal le plus important des villages de Cochinchine - provenant de l'Exposition coloniale de Marseille de 1906, était visible dans le bois de Vincennes où elle avait été remontée pour l'Exposition de 1907.
- <sup>30</sup> Nombre de chambres indiqué dans le dossier d'estimation de l'immeuble établi par Jean Lagesse, architecte expert, en juillet 1940. A cette date, les « salles de repos » ou salons existant à l'origine à chaque niveau ont été transformés en chambres (20090014/19).
- <sup>31</sup> A l'occasion de l'Exposition coloniale de 1907, un vaste perron aux rampes en forme de dragon fut construit devant la Maison de la Cochinchine transférée de Marseille à Vincennes.
- <sup>32</sup> L'inventaire détaillé des objets mobiliers d'origine de la Maison des Étudiants de l'Asie du Sud-Est, a été réalisé à la demande du Service du Patrimoine de la Cité Internationale Universitaire de Paris par l'agence REA (Recherches et Etudes appliquées) en 2006.
- <sup>33</sup> D'après l'expertise de la Maison réalisée en octobre 1944 par l'architecte Albert Laprade (20090013/167, dommages de guerre).
- <sup>34</sup> Lettre de la Fondation nationale adressée au gouverneur général de l'Indochine Robin, s.d. [début 1934] (CAC, 20090013/1043)
- <sup>35</sup> Lettre d'André Honnorat au directeur de la Maison de l'Indochine, 5 juin 1934 (20090013/1043).
- <sup>36</sup> Le buste de Brahma est toujours en place sous le perron du jardin, la sculpture cham a en revanche disparu pendant la seconde guerre mondiale.
- <sup>37</sup> Le 30 novembre 1933, la Fondation nationale écrit au directeur Bauduin de Belleval pour lui remettre « la liste des fournitures effectuées par la maison Camille Richard, 9, rue Moreau Paris, lors de l'installation de la Maison de l'Indochine ». (20090013/1042).
- <sup>38</sup> Le 29 mai 1932, à propos de la Maison des Provinces de France, Raphaël Fontaine écrit à André Honnorat : « M. Richard, dont vous avez pu apprécier le talent pour les travaux qu'il a exécutés dans la Maison des étudiants annamites, me demande de le recommander à toute votre bienveillance pour l'examen des projets qu'il a déposés dans le concours ouvert pour l'installation des chambres des Provinces de France à la Cité universitaire. M. Richard se recommande autant pour sa loyauté, sa conscience dans l'exécution des travaux qui lui sont confiés que pour son talent artistique... ». 20090013/1098 (Maison des Provinces de France).
- <sup>39</sup> D'après Perrine Plisson, Le jardin de la Maison de l'Asie du Sud-Est à la Cité universitaire, mémoire de Master 2 Professionnel – Jardins historiques, patrimoine et paysages, Université Paris-Sorbonne 1, ENSA Versailles, 2008.
- <sup>40</sup> Cf Inventaire des objets mobiliers de la Maison des Etudiants de l'Asie du Sud-Est, établi par l'agence REA (Recherches et Etudes appliquées) en juin 2006.
- <sup>41</sup> Estimation du mobilier rédigée en décembre 1941 par l'architecte Jean Lagesse (20090014/19).